



« La timidité est le mal des héros ».

Alain. Les Passions et la Sagesse.

Timide

Archétype du genre humain ? Non sans doute.
Mais la timidité remonterait-elle aux origines ?
L'homme serait-il un animal timide ? Il est possible
que la timidité ne le quitte pas depuis sa naissance et
que s'il pense ne pas l'éprouver, c'est qu'il ne lui a pas
laissé le temps ou l'occasion d'éclorre. Il existerait ainsi
une timidité dont on prend conscience et une autre que
l'on ignore, durant toute une vie parfois.

Pendant toutes ces années, j'ai considéré que la
timidité faisait partie de mon caractère. Impossible à
éradiquer, je m'y suis accoutumé et y prête moins
d'attention. J'en dépends et la chéris comme une
passion indispensable à mon bon fonctionnement.
Inquiétudes, tourments, frustrations, humiliations,
j'éprouve physiquement mon existence, mon épaisseur
dans ce monde. Elle, c'est moi.

J'ai sans doute fini par la cultiver, par observer
avec curiosité le séisme qui se déclenche à certaines
occasions, séisme dont les répliques parcourent
l'ensemble de mon corps et fait ruisseler mon front
d'une lave transparente. Métaphore du séisme ou

métaphore du vide, tant parler me donne le vertige. Je rêve de la parole comme d'une falaise de laquelle je chute sans heurter le sol, porté par l'apesanteur du Verbe. Est-ce la timidité qui m'a fait ou moi qui me suis fait à elle ?

Faire l'éloge du timide, ce n'est pas faire l'éloge du silence, mais celui de la parole, au contraire, d'une parole meurtrie, d'un dire bruissant qui n'a pas trouvé sa voix. Tout timide est un parleur qui ne se nomme ni ne se dit. J'ai fait la guerre aux mots en silence, dans la souffrance et la jouissance de me taire.

Quand je me demande quel homme je serais devenu si je n'avais pas été timide, je sens d'avance l'absurdité du raisonnement à fournir, l'hypocrisie d'une telle question, puisqu'une telle éventualité m'est impensable, et que, en admettant même qu'elle ne l'ait pas été, le plaisir de n'en avoir jamais souffert ne pourrait compenser la douleur de n'en plus souffrir. J'en conclus qu'au fond, je souhaite moins m'en délivrer que rêver de m'en délivrer. L'idée que je puisse être heureux sans timidité m'intimide peut-être. J'ai des années de retard sur le bonheur.

Les humiliations que l'on subit dans l'enfance n'ont pas de durée, elles sont notre enfance toute

entière. « C'est le dernier jour des vacances mais oublie les copains et les copines. Nous allons faire le marché à Figueras... ». Je ne veux pas livrer ma timidité au désordre de ma mémoire, ni même en dénombrer les causes, une hanche en miettes, une mère abusive... comme il serait simple de le faire. D'autres événements oubliés, enfouis, l'expliqueraient aussi. Tous les accidentés de la route ne sont pas des timides. L'enfer, ce n'est pas les autres, c'est moi.

Imperfection, infériorité sociale ou intellectuelle, disgrâce physique, accident de la route et son lot de handicaps..., la timidité naît d'une différence et prends son origine dans la souffrance. Comprendre pourquoi on devient timide n'est pas mon sujet. Il appartient à chacun d'en trouver les explications. Mais pourquoi et comment le reste-t-on ?

Plus modestement, considérons la timidité, non dans ses balbutiements, mais dans son épanouissement pathétique et contentons nous d'évoquer la timidité de l'âge adulte, cette peur des autres qui continue de nous faire agir en adolescents.

De nombreux écrivains ont brillamment évoqué la timidité, mais le plus souvent pour en montrer le ridicule, le comique ou le caractère invalidant, comme

Benjamin Constant dans son *Adolphe* qui raconte l'inexorable décomposition d'une relation amoureuse.

« Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître ».

Timidité des plus banales. La timidité amoureuse. Celle dont j'ai souffert et qui a dirigé ma vie sentimentale, mais sans doute n'en ai-je pas souffert comme on le pense. Je ne suis pas le timide isolé, névrosé, bégayant et anxieux que l'on trouve dans les films de Woody Allen, celui qui fuit les femmes et que les femmes fuient. Pour tout dire, j'ai même connu un nombre avantageux de femmes, plus qu'un non timide n'en connaît parfois dans sa vie. Nulle prétention dans ce constat qui veut juste indiquer combien mon rapport aux femmes procède de ma timidité : en me confrontant assez tôt aux obstacles, en aiguisant ma volonté, la timidité m'a forgé une âme de conquérant, ou, à tout le moins, a

développé une forme d'ambition propre à me rendre plus audacieux qu'un non timide. Ma timidité s'est longtemps traduite par de la défiance envers les femmes. J'avais besoin de les séduire et je passais d'une femme à l'autre, sans me soucier de l'avenir et des engagements, du sérieux dont l'amour se pare auprès des gens qui en manquent. L'habitude qui me faisait accomplir mécaniquement les manœuvres de séduction qu'un homme ordinaire se serait interdit, me donnait un naturel, un détachement qui séduisaient. Cette expérience me fit, je crois, assez bien comprendre les femmes dont la psychologie m'était demeurée abstraite jusqu'à trente ans. Je découvrais ainsi qu'une timidité sévère, synonyme d'inexpérience, déplait aux femmes, plutôt charmées par une timidité modérée. Et je constatai que les femmes attirent les femmes. Un timide, un homme sans femme attirera toujours moins qu'un homme à femmes. Les femmes qui se plaisent tant à dénigrer le séducteur, s'intriguent de l'attraction que ce dernier suscite chez leurs semblables. Elles veulent à leur tour, non pas devenir la suivante, mais faire cesser sa quête et marquer son histoire.

J'ignore le sentiment qui me dominait, ce qui l'emportait de la fierté de mes conquêtes ou de la déception de demeurer timide malgré celles-ci, mais je

sentais ma dépendance vis-à-vis des femmes, mon incapacité à m'imaginer un avenir sans elles. Ma timidité revenait lorsque je me séparais. Toute la confiance accumulée auprès d'une femme se dilapidait dès que je me retrouvais seul. Chaque fois, il me fallait repartir à l'abordage tel un pirate sur la mer de sa propre perte. Chaque rencontre me renvoyait à une solitude plus profonde. J'ai fini par prendre conscience du sentiment de ma solitude, du vide dans lequel vous laissent les aventures sans lendemain, la sexualité, le sexe pour le sexe. Jusqu'alors, j'avais cru que la multiplication des rencontres m'aiderait à surmonter la timidité et que le sexe me divertirait de l'ennui. Je m'étais appliqué à vivre les aventures comme elles se présentaient, sans attendre ni espérer autre chose. Une relation sérieuse engendre nécessairement une inquiétude, Ne pas m'engager devait m'en préserver. Jusqu'en amour j'étais timide.

Mon rapport aux femmes me fait mesurer la complexité d'une timidité plus grande que je ne l'avais imaginée jusque là. Cela se résume en une contradiction : j'avais besoin des femmes pour ne plus être timide, mais, cherchant celles-ci pour remédier à mon mal, je n'étais pas heureux puisque je ne les choisissais pas dans ce but. L'originalité de ma timidité est qu'elle ne me privait pas de femmes mais

m'attachait mal à elles. Non qu'il me fût impossible d'aimer mais je ne pouvais concevoir d'être aimé.

Quatre mois de souffrance ont imprimé mon corps durablement. Une image négative de moi-même, la certitude d'être rejeté, avec la croyance de ne pas avoir droit à l'amour s'étaient liguées contre moi depuis des années. Jamais je n'ai su me laisser aimer, m'abandonner au cœur d'une femme. Qu'une femme commençât de manifester quelques sentiments pour moi, je la fuyais. L'amour me laissait interdit. On ne me comprendra pas, on ne me croira pas, si j'avoue avoir quitté les femmes pour la raison qui, précisément, rendrait n'importe quel homme heureux : parce qu'elles m'aimaient, à cause de l'amour qu'elles avaient pour moi et que je pensais ne pas mériter. Il faut sans doute avoir confiance en soi et assez d'estime de soi, pour accepter d'être aimé, qu'une autre personne nous prête l'amour que nous-mêmes ne savons nous prêter. Je me sentais volé dès qu'une femme m'aimait.

De même que je fuyais l'amour, quand j'aimais, j'étais incapable de me déclarer. Un proverbe espagnol dit joliment que la timidité est la prison du cœur et, c'est vrai, je répugnais à manifester toute tendresse. On aurait dit que ma pudeur en avait frelaté l'idée et

qu'elle me défendait jusqu'au dégoût, de la concevoir. Quelques femmes me reprochèrent ma distance et ce qu'elles appelaient d'un mot que je n'ai vraiment jamais compris, ma « froideur ». Je ne savais pas exprimer mes sentiments et j'avais la pudeur de n'en rien montrer, peut-être aussi, la faiblesse, si c'en est une, de rester lucide dès que mon cœur s'emballait et qu'une passion voulait le diriger. Je me retenais d'aimer et d'être aimé, trop émotif pour ne pas placer une distance entre mon émotion et moi, trop sentimental pour ne pas demeurer, même dans la passion, mon propre spectateur. Ma timidité était une frigidité du cœur.

J'ai dit la manière particulière dont la timidité affecta ma vie sentimentale sans préciser combien ma timidité conditionna longtemps le choix de mes amours, mon goût pour les étrangères notamment, dont la maîtrise imparfaite de la langue renvoyait à mon propre sentiment d'imperfection, à mes propres lacunes, et avec lesquelles peut-être, étranger à ma propre langue, je pouvais, d'une certaine façon, rivaliser. Il n'y avait pas que les étrangères, des belles femmes, en général, ne m'intimidaient pas, parce qu'elles soumettent la plupart des hommes au silence, à l'admiration plus qu'à l'action. Si je préférais séduire celles-ci à toutes les autres, c'est aussi parce qu'il

suffisait de rester naturel et qu'il n'y a pas besoin de briller devant celles qui, souvent sollicitées, connaissent tout de la séduction. Il me semblait aussi que ces femmes là se blasent très tôt des choses de l'amour et traînent derrière elles une lassitude qui les rend plus disponibles pour l'aventure.

Que mon choix se portât sur des femmes belles n'est pas anodin, (tous les hommes sont attirés par la beauté, simplement, certains renoncent plus tôt que d'autres à la conquérir), encore dois-je préciser que ces femmes avaient la particularité d'appartenir à une catégorie sociale plus élevée que la mienne, dont le statut me valorisait et la beauté rachetait la laideur dont je me croyais affecté. Ce genre de femme produisait un effet cathartique sur moi. Il exhumait mon sentiment d'infériorité sociale.

Par ailleurs, je ne saurais expliquer comment le désir jouait dans ma timidité, dire si j'étais plus intimidé par les femmes qui m'inspiraient du désir que par celles qui, peut-être, m'en inspiraient moins mais qui me mettaient en danger de les aimer, si tant est que je ne trouvais jamais en une même femme, la possibilité de la désirer et de l'aimer. Ce qui m'intimidait, c'est l'implicite d'une situation et la conscience que mon interlocutrice sache que j'essayais

de la séduire, savoir qui suscitait chez elle l'attente d'une prestation particulière ou d'un discours de séduction que je ne savais formuler. Cet implicite m'inhibait ? Il m'était alors impossible de dire ni de tenter quoi que ce soit.

Le désir ne m'inhibait que dans le langage où une grande pudeur m'empêchait de le désigner, de parler de sexualité, si ce n'est par le recours à des circonlocutions pudibondes, à ces petits mots inconvenants qui ne manquaient pas d'amuser. Les mots vulgaires ou obscènes étaient bannis de mon vocabulaire, et aujourd'hui encore, une blague graveleuse ne me fait pas rire. Ce n'est pas que je souhaite me distinguer en n'employant pas ces mots là, mais que, à tort ou à raison, j'ai le sentiment qu'ils m'avalissent. Rien ne me terrifie plus que l'obscénité du langage. Si parler de sexualité m'embarrasse, l'acte sexuel, en revanche, ne m'a jamais intimidé, sans doute parce qu'un homme un tant soit peu sensible ressent mieux l'appréhension d'une femme avant de faire l'amour et que, nu à nu, homme et femme sont à égalité.

Dans notre culture, l'homme propose, la femme dispose. Certaines assurent le contraire, prétendent que les temps ont changé et que les nouvelles

génération de filles prennent désormais l'initiative. Cependant, le timide sait mieux que personne combien ce discours est théorique. Il ne concerne qu'une minorité de femmes, celles qui par leur statut professionnel, social voire par leur physique, détiennent un certain pouvoir et peuvent, si je dois dire, se le permettre. Il est malgré tout plus rare de voir une femme aborder un homme dans la rue que de l'entendre se plaindre d'être abordée. Cela demeure si exceptionnel que lorsque cela leur arrive, les hommes se méfient et suspectent cette conduite trop directe, trop masculine. Les femmes ne draguent pas comme il arrive aux hommes de le faire. Elles séduisent avec finesse et détours et s'arrangent pour se mettre en situation d'être abordées par l'homme de leur choix. J'ai vu des femmes feindre une telle indifférence devant des hommes dont elles étaient secrètement éprises que nul n'aurait pu le soupçonner. Les plus audacieuses prennent les devants, trouvent un prétexte pour engager la conversation mais leur audace s'arrête là et il revient alors à leur conquête de prendre le relais, de faire évoluer la rencontre, oui, de proposer.

Le timide ne se comporte pas différemment d'une femme. Ce n'est ni un séducteur, encore moins un dragueur. Quand une femme lui plaît, elle devient

inabordable. Il a peur ou s'il la connaît déjà, il ne sait comment lui faire comprendre qu'elle lui plaît. Il peut ainsi dîner cinquante fois avec une femme sans jamais lui proposer d'aller plus loin, en attribuant aux circonstances et peut-être à la femme elle-même la cause de son manque d'initiative. Il peut tout aussi bien brûler les étapes de la séduction et déclarer sa flamme dès les premiers instant à une presque inconnue pour s'épargner les minauderies et faire cesser ce jeu de séduction qu'il exècre. La séduction est une affaire de patience et de confiance en soi, tout ce dont manque le timide. Il est pressé et lorsqu'il croit avoir gagné le cœur d'une femme pour une invitation qu'elle a acceptée et qui – le sait-il ? – n'est qu'une mise à l'épreuve plus subtile, un oral de passage qu'il lui faudra réussir devant un examinateur sourcilleux. Faute de savoir bien s'y prendre, le timide fera d'un amour possible une simple amitié qu'il entretiendra dans ses façons les plus décevantes, à la manière d'un amoureux frustré.

Il faut aider le destin pour savoir qu'il peut en devenir un. J'aime l'idée que toute personne recèle une possibilité d'histoire et qu'il ne tient qu'à notre audace de trouver les mots agréables pour surprendre un visage qui nous semblait fermé, pour vivre une histoire qui ne nous était pas promise.